

LUX

3 FILMS
24 LANGUES
28 PAYS

FILM

DAYS

À PEINE J'OUVRE LES YEUX

Leyla Bouzid

France, Tunisie, Belgique, Émirats arabes unis



LUX
FILM PRIZE
LE PARLEMENT EUROPÉEN
S'ENGAGE POUR LA CULTURE

ye10
ars



Parlement européen

À PEINE J'OUVRE LES YEUX

UN FILM DE LEYLA BOUZID

Tunis, été 2010, quelques mois avant la Révolution, Farah, 18 ans, passe son bac et sa famille l'imagine déjà médecin... mais elle ne voit pas les choses de la même manière.

Elle chante au sein d'un groupe de rock engagé. Elle vibre, s'enivre, découvre l'amour et sa ville, de nuit, contre la volonté d'Hayet, sa mère, qui connaît la Tunisie et ses interdits.

Le ciel va pourtant s'assombrir pour elle lorsque le groupe décide de se produire dans les cafés de la capitale, où elle laisse exploser sans méfiance sa soif de liberté et son ivresse de vivre. Bientôt avertie de la conduite dévergondée que sa fille adopte dans des endroits réservés aux hommes, Hayet tente de la raisonner. En vain. Mi-rebelle, mi-inconsciente du danger qu'elle court dans la Tunisie autoritaire de l'époque, Farah s'entête à porter haut et fort la parole subversive de Borhène, son compagnon et leader du groupe, et les espoirs de toute une jeunesse.

MISE EN PERSPECTIVE

Il est significatif que Leyla Bouzid situe l'action de son film quelques mois seulement avant la révolution tunisienne qui devait marquer le coup d'envoi du Printemps arabe, un large mouvement d'émancipation multinational qui s'explique, entre autres, par un rejet des régimes autoritaires en place, de profondes inégalités sociales, une crise économique sévère ou encore un fort taux de chômage des jeunes. En Tunisie, le sentiment d'étouffement et d'injustice que ceux-ci éprouvent joue d'autant plus que 42 % de la population a alors moins de 25 ans, avec un niveau d'éducation plutôt élevé et un net attachement aux valeurs laïques. Si nombre de pays arabes touchés par la révolution voient par la suite les islamistes s'installer durablement au pouvoir avec les conséquences que l'on sait, la Tunisie parviendra quant à elle à effectuer une réelle transition démocratique. En dépit de premiers succès électoraux, les islamistes sont finalement écartés du pouvoir, et, en janvier 2014, le pays se dote d'une nouvelle Constitution.

Avec cinq années de recul, Leyla Bouzid revient sur les prémices de la révolution tunisienne en cristallisant autour des principaux personnages les enjeux et facteurs qui en sont alors à l'origine: de jeunes citadins issus d'un milieu plutôt aisé, scolarisés et en proie à un ardent désir de liberté (Farah et ses amis), un climat d'oppression et de surveillance typique des États policiers (arrestation de Borhène puis de Farah), la corruption de fonctionnaires (quand Farah disparaît, Hayet paie l'agent de police pour qu'il entame immédiatement des recherches), le poids de la société traditionnelle et de ses valeurs machistes (le regard des hommes sur Hayet, notamment quand elle va trouver Borhène au café, le soir de la disparition de sa fille)...

Dans le contexte des attentats terroristes de l'après-Printemps arabe qui entoure la réalisation du film, *À peine j'ouvre les yeux* permet d'ouvrir, sans évoquer frontalement la question, une réflexion sur les effets inattendus d'une révolution qui a finalement ouvert la voie à un islamisme conservateur longtemps écarté dans la société tunisienne de 2010. Et si le film de Leyla Bouzid porte les espoirs d'une génération, il porte aussi en creux, par omission mais avec force, ses illusions perdues et ses craintes actuelles. En ce sens, le film, que l'on peut interpréter comme une invitation discrète à une prise de conscience politique et à une certaine forme de mobilisation intellectuelle, ne devrait pas manquer de susciter une réflexion autour de questions cruciales comme l'importance de défendre les libertés et valeurs qui fondent les sociétés démocratiques.





FARAH ET HAYET: LA RELATION MÈRE-FILLE AU CŒUR DU FILM

Au-delà d'une description très touchante de la relation mère-fille, le film de Leyla Bouzid permet de mesurer, à travers ces deux portraits de femmes, comment les frustrations se transmettent d'une génération à l'autre et surtout combien il est difficile de revendiquer une quelconque forme de changement quand on vit dans un État policier. Comme Farah, Hayet a un passé de résistance mais, à la différence de sa fille, elle sait que les tentatives de bousculer l'ordre établi se paient très cher dans un pays comme la Tunisie de Ben Ali. Son parcours, qui l'a conduite à la femme moderne mais non moins résignée, évoque bien l'impasse à laquelle mène toute action subversive dans un tel contexte répressif. Quant à Farah, qui incarne ici l'élan vital de la jeunesse en quête de liberté, l'on peut déjà deviner son destin à travers le parcours de sa mère.

Sur le plan cinématographique, toutes les tensions qui surgissent entre les deux femmes en raison du climat oppressant que fait peser le régime sur l'ensemble de la société trouvent une acuité particulière dans des coupures émotionnellement très chargées. Cette manière de souligner ces moments de grande intensité dramatique permet en effet de mettre en évidence le tiraillement de cette mère partagée entre l'amour qu'elle porte à sa fille, le souci qu'elle a de la protéger et la fidélité à ses propres idéaux de jeunesse.

INTERVIEW AVEC LEYLA BOUZID (EXTRAITS DU DOSSIER DE PRESSE)

Vous parlez des craintes face au système policier mais il existe par ailleurs une menace terroriste qui pèse sur la Tunisie. Pourtant, la religion est totalement absente du film.

On est avec des jeunes qui bouillonnent, qui s'activent, qui veulent faire leur musique, des concerts, vivre leur art. Le fait religieux n'est pas au centre de leur vie. C'est cette jeunesse énergique et créative que j'avais envie de filmer. Une jeunesse qui se bat au quotidien par son existence même et dont on parle rarement. Les seuls qui ont un droit de parole dans les médias sont ceux qui se replient dans l'extrémisme

et la violence. Il me semble important de dire qu'il y a aussi une autre jeunesse portée par la vie, de lui donner une voix à travers Farah, de montrer qu'elle est muselée par une terreur qui émane du système. Il y a d'autres formes de terreur que le terrorisme. Farah cherche à exister en tant qu'individu, à faire entendre sa voix.

Nous connaissons «Le peuple tunisien», le «Nous», la Nation... Mais quelle place au «je»? À quel prix existe-t-on en tant qu'individu libre en Tunisie? Avez-vous dû payer ce prix?

Le film pose la question: comment, en Tunisie, se défaire de la famille, de la société et du système? L'énergie que cela nécessite, les résistances que cela provoque et la violence que cela peut engendrer. On suit le parcours de Farah qui a une soif de vivre, elle existe pleinement, envers et contre tous et, pour cela, elle est punie, écrasée.

Je crois qu'en Tunisie on paie tous un prix, qu'on soit artiste ou pas. Et ce, à un moment ou à un autre de son parcours, au niveau intime, familial, social, scolaire. Dans la société tunisienne, soit on fait des concessions, soit on se heurte à quantité d'obstacles.

L'histoire du film n'est pas autobiographique même s'il y a quelques situations que j'ai vécues: celle de découvrir qu'un ami proche, qui fréquentait le même club de cinéma que moi, était un indic de la police. Une personne qui était présente pour nous surveiller, nous infiltrer. Cela a été un choc très fort, j'ai réalisé à ce moment-là à quel point nous étions encerclés et qu'on ne pouvait se fier à rien ni à personne.

Vous filmez les bas-fonds de Tunis, sa vie nocturne notamment, les bars, les trains, des lieux très masculins, vous y entrez avec les yeux d'une femme... Puis vous allez jusqu'à l'arrière-pays, notamment le bassin minier, où des décors de poussière viennent rompre le cadre urbain mouvementé.

Il y a une frontière qui cloisonne ces lieux et je ressens la nécessité de la briser et la possibilité de le faire.

Concrètement, pendant le tournage, c'est la scène où Hayet entre dans le bar qui a été la plus délicate. La figuration était constituée de vrais clients d'un bar mal famé. À chaque fois qu'on refaisait la prise, la comédienne devait de nouveau entrer dans le bar et, à chaque fois, c'était une épreuve. Les hommes, pourtant figurants, la détaillaient d'une manière insistante, quasi obscène, sans qu'on le leur demande. D'ailleurs, toutes les femmes présentes dans l'équipe ressentaient la pression exercée par ce regard.

J'ai tenu à filmer les espaces tunisiens, avec l'atmosphère réelle qui y règne, les véritables personnes qui y travaillent ou y circulent, fidèle à la réalité. Le train de banlieue, les bars, la gare routière sont filmés de manière documentaire.

Il s'agissait d'injecter la fiction du film dans ces lieux tellement vivants, grouillants de la ville... Jusqu'aux mines poussiéreuses de phosphate, haut lieu de la résistance sous Ben Ali... Les ouvriers y jouent leur propre rôle.

Dans le film, cette scène crée une rupture, permet de prendre du recul par rapport à l'histoire, une sorte de zoom arrière qui tend à dessiner une cartographie du pays. Se rappeler que les paroles des chansons viennent de loin, que l'impression d'étouffement est profonde, enfuie sous plusieurs strates sociales. C'est un hommage à ces ouvriers (aujourd'hui toujours en conflit avec le pouvoir), évoquer que c'est d'abord leur résistance qui a préparé le pays à se soulever. Celle-ci avait commencé dès 2008, bien avant l'acte devenu célèbre de Bouazizi.

La musique, dans le film, est le vecteur d'une forme de résistance. L'Irakien, Khyam Allami, en est l'auteur.

La musique, la danse sont des exutoires qui ont toujours existé dans la culture populaire tunisienne. Le «Mézoued», musique traditionnelle, les danses, les fêtes dans les mariages sont un véritable spectacle d'intensité et de défoulement pour les gens. Aujourd'hui, il y a l'émergence d'une scène de rap tunisien, issue des quartiers pauvres. C'est un véritable refuge pour certains et une résistance forte qui parvient à toucher un grand nombre. L'État a manifestement très peur de ces rappers contestataires, puisqu'il les combat et les arrête pour ce qu'ils clament dans leurs chansons.

La musique était le grand défi de ce film. Non seulement trouver une actrice qui chante mais former un groupe, composer la musique, écrire les chansons. J'ai pensé parfois que ce serait impossible. J'ai rencontré énormément de musiciens, mais on ne parvenait pas à s'entendre.

Et puis, un jour, par hasard, j'ai été à un concert à Paris et j'y ai découvert un groupe dont la musique m'a transportée: «Alif Ensemble». Khyam était l'un des cinq musiciens, issus de différents pays arabes... Il a composé les chansons pour la voix de Baya, il les a fait répéter pendant des semaines entières avant que le tournage commence. Ça les a soudés. La musique nous a tous emballés.





PISTES DE RÉFLEXION

Que peut-on dire ainsi de la place
et de la fonction de l'art dans la société?

10 ANS DE CINÉMA EUROPÉEN POUR LES EUROPÉENS

Le Parlement européen a l'honneur de présenter les trois films en compétition pour le LUX FILM PRIZE 2016:

À PEINE J'OUVRE LES YEUX, un film de Leyla Bouzid
France, Tunisie, Belgique, Émirats arabes unis

MA VIE DE COURGETTE, un film de Claude Barras
Suisse, France

TONI ERDMANN, un film de Maren Ade
Allemagne, Autriche, Roumanie

Ces histoires aux multiples facettes, issues du dévouement et de la créativité sans fin de jeunes réalisatrices et réalisateurs talentueux, seront projetées à l'occasion de la 5^e édition des LUX FILM DAYS.

LUX FILM PRIZE

La culture joue un rôle fondamental dans la construction de nos sociétés.

Dans cet esprit, le Parlement européen a lancé le LUX FILM PRIZE en 2007. Il veut ainsi contribuer à accroître la distribution des films européens à travers l'Europe et encourager un débat européen sur des questions de société majeures.

Le LUX FILM PRIZE est une initiative exceptionnelle. Alors que la plupart des coproductions européennes sont diffusées uniquement dans leur pays d'origine et rarement distribuées dans d'autres pays, même au sein de l'Union, le LUX FILM PRIZE offre à trois films européens l'occasion unique d'être sous-titrés dans les 24 langues officielles de l'Union européenne.

Le lauréat du LUX FILM PRIZE sera désigné par les députés du Parlement européen à l'issue d'un vote et révélé le 23 novembre 2016.

LUX FILM DAYS

Le LUX FILM PRIZE a donné naissance aux LUX FILM DAYS. Depuis 2012, les trois films en compétition pour le LUX FILM PRIZE sont présentés à un public européen plus large lors des LUX FILM DAYS.

Les LUX FILM DAYS sont une invitation à vivre une expérience culturelle inoubliable qui transcende les frontières. D'octobre à décembre 2016, vous pourrez vous joindre aux cinéphiles de toute l'Europe en assistant aux projections de *À peine j'ouvre les yeux*, *Ma vie de Courgette* et *Toni Erdmann* dans l'une des 24 langues officielles de l'Union européenne. N'oubliez pas de voter pour votre film préféré sur notre site internet luxprize.eu ou sur notre page Facebook!

MENTION SPÉCIALE DU PUBLIC

La mention spéciale du public est le prix décerné par les spectateurs dans le cadre des LUX FILM PRIZE. Ne manquez pas de voter pour *À peine j'ouvre les yeux*, *Ma vie de Courgette* et *Toni Erdmann*! Vous aurez peut-être la chance d'assister au festival international du film de Karlovy Vary en juillet 2017 – sur invitation du Parlement européen – et d'annoncer le titre du film ayant reçu la mention spéciale du public.

REGARDEZ,
DÉBATEZ
& VOTEZ!



@luxprize



#luxprize

LUX
PRIZE
.EU

RÉALISATRICE: Leyla Bouzid

SCÉNARIO: Leyla Bouzid,
Marie-Sophie Chambon

CASTING: Baya Medhaffer, Ghalia Benali,
Montassar Ayari, Lassaad Jamoussi,
Aymen Omrani

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE:
Sébastien Goepfert

MUSIQUE: Khyam Allami

PRODUCTEURS: Sandra da Fonseca,
Imed Marzouk

PRODUCTION: Blue Monday Productions,
Propaganda Production

COPRODUCTION: Hélicotronic

ANNÉE: 2015

DURÉE: 102'

GENRE: fiction

PAYS: France, Tunisie, Belgique,
Émirats arabes unis

VERSION ORIGINALE: arabe

DISTRIBUTEURS: Shellac (France)
Alibi Communication,
Moovv (Belgique)
Moovv (Luxembourg)



